

l'altitude. Les basses terres équatoriales sont en somme peu propres à entretenir une grande population. Elles sont pour la plupart encombrées par une végétation vigoureuse, elles sont humides et empestées de miasmes. Mais une notable portion de l'Afrique centrale est bien plus favorablement située. Elle se compose de bassins élevés, l'un contenant les eaux supérieures du Congo, un autre celles du lac Tchad et un quatrième ceux du Bénoué et du Niger, et tous sont flanqués de larges chaînes de montagnes parallèles à l'une et à l'autre côte. Le sol de ces bassins est quelquefois à beaucoup plus de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, et, en conséquence de cette altitude exceptionnelle, ils possèdent un climat infiniment plus sec, plus léger que celui qui caractérise la plus grande partie des terres équatoriales existant ailleurs dans le monde. Une partie considérable de l'Afrique centrale nourrit une population dont la densité contraste singulièrement avec les habitants clair-semés de l'Amérique du Sud, et les ressources du pays paraissent généralement de nature à admettre, en tant qu'il ne s'agit que de ces ressources, une population aussi nombreuse qu'en aucune partie du monde.

Les causes mêmes qui contribuent à la salubrité comparative et à la fertilité de l'Afrique centrale militent contre l'établissement de faciles rapports commerciaux entre elle et les autres pays. Ses rivières, en traversant les chaînes de montagnes qui bordent ses bassins élevés intérieurs, arrivent aux terres basses situées près de la mer par une succession de chutes ou de rapides, et sont par conséquent impraticables comme voies fluviales conduisant de l'intérieur à l'Océan. Le Congo est indubitablement le plus remarquable exemple de ce genre à citer, étant en même temps le cours d'eau qui est le principal déversoir des eaux qui descendent des terres équatoriales. Les rapides commencent à une très-courte distance de l'embouchure de ce magnifique estuaire et sont totalement infranchissables par navires, bateaux ou canots. Le fleuve passe par des gorges, de la plus en aval desquelles Tuckey a donné une minutieuse description. En remontant un peu plus haut le cours de la rivière, on arrive aux chutes et aux rapides que la troupe de Stanley a descendus au milieu de continuels dangers, et dans l'un desquels a été noyé Francis Pocock.

Telles sont l'étroitesse et la profondeur de la fente par laquelle passe le Congo dans le voisinage des chutes d'Yellala, que vu du sommet de la rive, le puissant cours d'eau parut aux compagnons de Tuckey réduit aux proportions d'un torrent d'Écosse. Il était singulièrement réduit en largeur et, de plus, dans la passe, son cours était embarrassé d'énormes masses de rochers. Il était difficile de s'expliquer que l'énorme volume du fleuve pût trouver sa voie par un canal aussi étroit, et les membres de l'expédition admettaient volontiers l'hypothèse que la masse de l'eau avait dû trouver un lit souterrain. Ils supposaient que la plus grande partie de l'eau disparaissait à un point où commençait le défilé et reparaissait à la surface, celui-ci passé. Ici, une série de tourbillons et de remous violents troublent le cou-

rant ; leur violence est telle, qu'aucune embarcation ne peut se risquer à en approcher, et que ce fut avec les difficultés les plus grandes que les canots de l'expédition du capitaine Tuckey purent être tirés du cercle de leurs redoutables girations (1).

La route suivie par Stanley par terre se détournait au point où commencent ces défilés ; il n'eut donc pas l'occasion de voir cette partie du fleuve, mais il donne une description saisissante des gorges situées plus loin en amont, à travers lesquelles il eut à se débrouiller durant près de six mois.

“ Tandis que nous frayions péniblement notre chemin, dit-il, par la longue série de chutes placées sur un parcours de plus de 180 milles qui nous demanda cinq mois, nous vivions, en quelque sorte, dans un tunnel soumis, par intervalles, au bruit tonnant de trains qui passent. Quelle différence c'était avec ce cours paisible et doux de la rivière à travers les sombres forêts de l'Ouregga et du Korourou, où le léger tremblement d'une vague était une rareté, alors que, pendant de longs jours, nous glissions à travers les vastes solitudes, dans un doux et délicieux “ farniente ”, l'âme exaltée à la vue des impénétrables forêts bordant la rive à droite et à gauche, estompées des brouillards du matin et du soir, ou étincelant en vifs reliefs sous les rayons brûlants du soleil de midi..... Mais, ici, il n'y a plus à craindre qu'aucun autre explorateur tente de suivre nos traces. Et nous-mêmes, nous ne nous serions pas risqués dans cette œuvre terrible, si nous avions eu la moindre idée des obstacles effrayants placés sur notre route (2). ”

Aucune des autres rivières de l'Afrique équatoriale ne fournit des moyens d'accès, dans l'intérieur, au commerce. Ainsi, l'Ogooné, bien que remonté loin par de récents explorateurs, est à peine praticable aux petits bâtiments, même jusqu'à ses chutes à quelque 400 kilomètres de la mer. La navigation du Coanza est interrompue par des chutes à 225 kilomètres de son embouchure.

Sur la côte orientale, les rivières sont petites, excepté le Zambèze, dont le lit est obstrué de bancs de sable, et dont l'embouchure est fermée par une barre dangereuse. En outre, son cours supérieur est interrompu par les cataractes de Kébra-bassa et de Mosco-tunya. Son tributaire, le Choré, qu'autrement de petits navires pourraient remonter de la mer au lac Nyassa, est obstrué par 50 kilomètres de rapides. Les autres rivières de la même côte ont leurs sources sur le versant maritime de la chaîne qui borne les bassins du Centre, et par conséquent ne peuvent donner accès à ceux-ci. Et puis, ce ne sont que des cours d'eau étroits, peu appropriés même aux steamers de la plus petite dimension. Le Juba se développe sur un long parcours, mais il ne vient pas des régions centrales équatoriales.

Il reste deux fleuves d'origine équatoriale qui demandent plus d'attention, ce sont le Niger et le Nil. Le cours du Niger n'est pas de nature à lui donner une grande valeur commerciale, comme ne

(1) Tuckey's Congo.

(2) Lettre publiée par le Daily Telegraph du 22 novembre 1877.